

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 36 (1964)

Heft: 7: Industrialisation du bâtiment

Artikel: Notre page féminine : grandeur et décadence du Marais

Autor: Dardel, Isabelle de

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-125623>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Grandeur et décadence du Marais

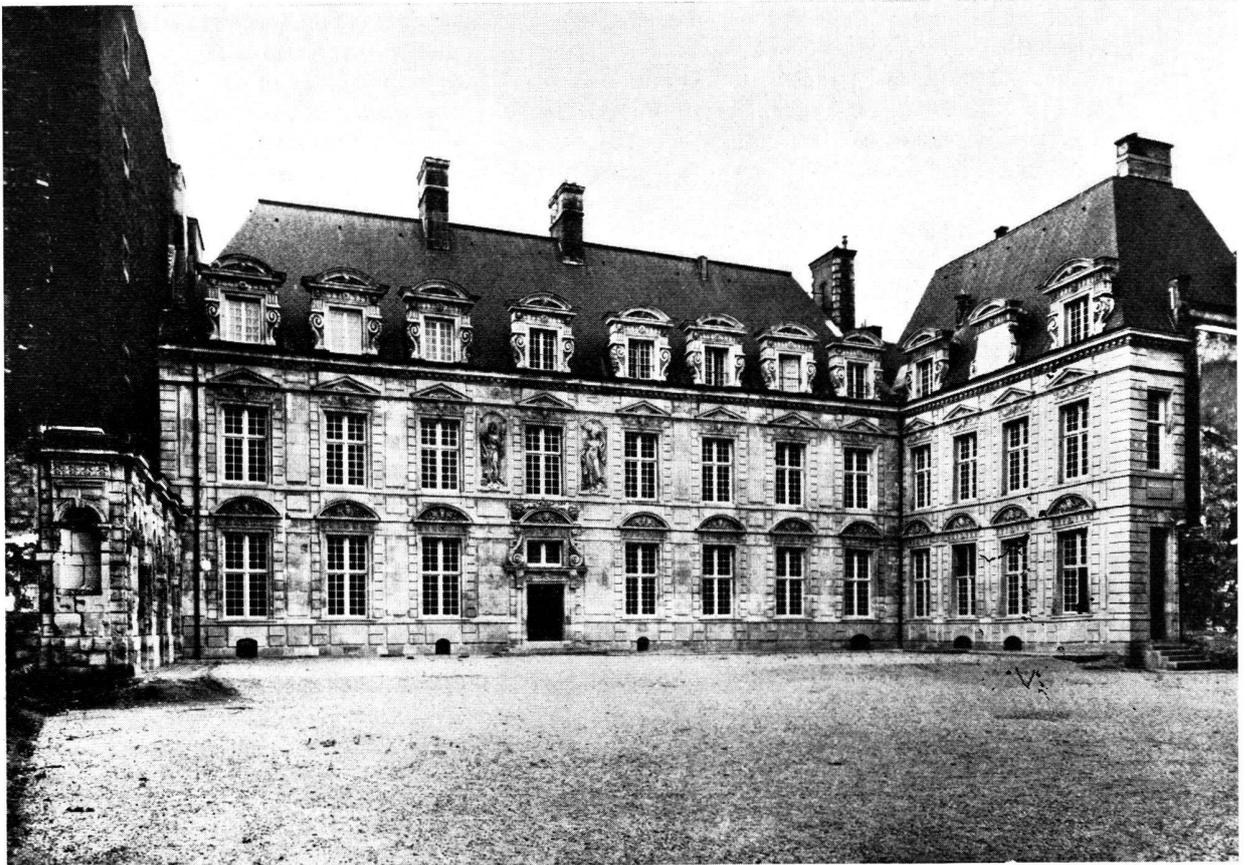
33

Le Marais, ce très vieux quartier de Paris, à l'est de la rive droite de la Seine, fait beaucoup parler de lui depuis quelques années. On assiste à une véritable croisade pour sauver de la ruine un nombre impressionnant d'hôtels, d'églises et de belles demeures, groupés sur quelques hectares de terrain. Cent vingt bâtiments sont actuellement classés ou inscrits et on peut dire que quatre-vingts d'entre eux sont des chefs-d'œuvre de l'architecture française. Plusieurs sont la propriété de la Municipalité de Paris et quelques-uns sont restaurés ou viennent de l'être, comme l'*Hôtel de Sens*, joyau de style gothique – malheureusement déjà étouffé par l'énorme Cité internationale des Arts toute en béton – et l'*Hôtel Béthune-Sully*, dont la chambre dite de Sully servait encore récemment d'entrepôt à un marchand de charbon.

Jusqu'au Moyen Age, la plus grande partie du Marais est en cultures agricoles, avec quelques maisons seigneuriales entourées de beaux jardins. Il y a de l'espace, de la verdure, et Charles V, qui n'aime plus Paris, vient s'y installer et fait construire, au XIV^e siècle, sa demeure de plaisance, l'*Hôtel Saint-Pol*.

C'est précisément grâce à la rue Charles-V où j'habite un certain temps, que je fais connaissance de ce Marais qui, pour moi, était un mythe. De mon troisième étage – remarquablement rénové et meublé – je plonge en face, dans une chambre bizarre et il me faudra quelques jours pour comprendre qu'il s'agit d'un petit appartement creusé dans une vieille et énorme cheminée qui tient miraculeusement sur le toit d'une maison délabrée. Un peu plus loin, je vois de ma fenêtre l'*Hôtel d'Aubray*, avec sa noble porte à imposte sculptée où a vécu M^{me} de Brinvilliers, la fameuse empoisonneuse. Après avoir subi la question, elle dut faire amende honorable, pieds nus et corde au cou, devant Notre-Dame, en l'an 1676, et fut décapitée sur la place de Grève où avaient lieu les exécutions.

Chaque jour, je me promène longuement dans les rues avoisinantes et j'essaie de reconnaître, de retrouver au milieu d'affreuses bâtisses, de hangars sinistres, d'abris de tôle style bidonville, les lignes pures d'une façade seigneuriale ou les incurvations d'une fenêtre renaissance. Le jour où j'ai compris qu'il fallait marcher la tête en l'air pour s'y retrouver, j'ai fait des découvertes qui m'ont ravie. Peu à peu l'œil s'exerce, l'imagination s'aiguise. Sous la crasse et la laideur transparait la beauté.



Hôtel de Sully où ont eu lieu, en juin dernier, des représentations d'*On ne badine pas avec l'Amour*.

J'ai découvert aussi, en pénétrant en catimini dans des cours infâmes, des arabesques de ferronnerie, des escaliers à balustres, des jardinets à l'italienne, des puits et même des fontaines de pierre dont l'une était surmontée d'une naïade en terre cuite. C'était à la *rue Beautreillis*, au nom évocateur, percée à travers les vignes en arceaux du Moyen Âge. Tous les noms de mon quartier sont simples, charmants ou même truculents comme cette *rue du Petit-Musc*, fief des «demoiselles du Marais», et qui serait une déformation de «la pute y muse». Et voici la *rue de la Cerisaie*, construite dans les allées de cerisiers plantés par Charles V, la *rue des Lions* qui a fait place aux ménageries dont aimaient à s'entourer les rois de France. Charles VI – comme plus tard François I^{er} – en avait une magnifique. Avec ses dix lions, elle était célèbre dans toute l'Europe et lorsque je ne sais plus quel monarque vint à Paris, il se précipita à la ménagerie avant de venir saluer le roi, ce qui le mit fort en colère. Au même endroit, on venait voir les écuries monumentales, construites plus tard par l'architecte de l'Orme.

L'âge d'or du Marais est la seconde partie du XVII^e siècle. Les rues sont larges pour le temps. Il y a des réserves de verdure et d'immenses jardins ouverts à la population de Paris et qui se prolongent jusque sur les boulevards. Le Marais comporte une série d'îlots sur lesquels s'élèvent des demeures princières, bâties par des architectes célèbres comme Androuet du Cerceau, Le Vau, Le Muet et François Mansart. Elles sont séparées de la rue par des grilles et donnent, en retrait, sur des cours ou des jardins dessinés à la française, dont les murs très bas mettent en valeur l'architecture. Devant les façades classiques, les broderies de buis et les jets d'eau se marient avec les arbres taillés en arceaux et les treilles de vigne en arcs de triomphe. La chronique rapporte que le parfum des orangeries embaume le quartier. *Rue de Beauce*, la volière de M^{lle} de Scudéry, la célèbre Précieuse, surnommée «la pucelle du Marais», fait merveille dans son petit jardin orné d'un acacia, arbre rare pour l'époque. Les grands seigneurs ont table ouverte. Il y a dix jusqu'à trente domestiques selon l'importance de la maison et toute la valetaille est entassée dans les combles et les écuries. La place Royale, appelée aujourd'hui place des Vosges, est le centre de la vie mondaine. Dans les salons galants et littéraires, une société riche et oisive de seigneurs, de savants, de gens de robe et d'épée se coudoient pour jouer, faire la conversation, lire à haute voix, intriguer et comploter.

Peu à peu le feu d'artifice s'éteint, le bruit des fêtes s'éloigne. Tout ce monde délaisse le Marais pour aller s'installer aux faubourgs Saint-Honoré et Saint-Germain. Les peintures de maîtres italiens, les lambris d'or, les luxueux cabinets qui ornaient les maisons seigneuriales sont arrachés pour être transportés ailleurs ou volés par «la bande noire». Il ne reste que des coquilles vides dans lesquelles les artisans s'installent, qui se désagrègent, sont abattues, défigurées ou meurent de décrépitude. Seule la faible valeur du terrain sauve de la pioche les plus beaux hôtels.

Après avoir erré longuement dans ce Marais envoûtant, on se rend compte des montagnes qu'il faudra soulever pour réaliser le rêve de sa restauration. Cela coûtera des millions, sans doute des milliards. Je me demande aussi à quel point il est humainement possible de modeler à nouveau, d'assainir, en gardant son caractère, un quartier dont le pourrissement atteint un degré aussi dramatique. C'est comme si le Marais, après avoir été à l'apogée de sa puissance et de sa perfection, par un processus mystérieux, était sur le point de retomber dans son état primitif de marécage. D'autre part, comme si après avoir été le théâtre d'une société opulente et raffinée, il devenait de plus en plus le refuge des réprouvés. N'oublions pas que le Marais a été, pendant la guerre d'Algérie, un des bastions des Algériens du FLN et qu'aujourd'hui toute une population de pieds-noirs juifs s'est installée aux alentours et à la *rue des Rosiers* qui est le centre du ghetto parisien.

Au long de mes pérégrinations dans le Marais, j'ai croisé des hordes de très beaux enfants, à la peau sombre et aux yeux de charbon, qui se poursuivaient sur les trottoirs visqueux ou qui allaient en bande chercher les baguettes de pain chez le boulanger du coin. Je n'oublierai pas, un dimanche après-midi, ces gosses minables qui, dans un square proche de la *rue des Blancs-Manteaux*, se roulaient dans du sable devenu poussière, sous le regard de femmes nostalgiques.

La restauration totale du Marais – je ne parle pas ici seulement de celle des églises et des hôtels, qui est au-dessus de toute éloge – pose des problèmes d'urbanisme, compliqués de graves problèmes économiques et sociaux.

Isabelle de Dardel.